

Discours de Paul-Henri Spaak: la nécessité d'une solidarité européenne (Luxembourg, 13 mars 1948)

Source: Conférence sur la politique internationale / Paul-Henri Spaak.- Luxembourg: CLT-UFA [Prod.], 13.03.1948. CLT-UFA, Luxembourg. - (12:43, Montage, Son original).
CLT-UFA, 45, Boulevard Pierre Frieden, L-1543 Luxembourg.

Copyright: Transcription CVCE.EU by UNI.LU

Tous droits de reproduction, de communication au public, d'adaptation, de distribution ou de rediffusion, via Internet, un réseau interne ou tout autre moyen, strictement réservés pour tous pays.
Consultez l'avertissement juridique et les conditions d'utilisation du site.

URL:

http://www.cvce.eu/obj/discours_de_paul_henri_spaak_la_necessite_d_une_solidarite_europeenne_luxembourg_13_mars_1948-fr-b997414a-2ddc-4439-97bd-070849b95b37.html



Date de dernière mise à jour: 04/07/2016

Discours de Paul-Henri Spaak: la nécessité de la collaboration internationale (Luxembourg, 13 mars 1948)

J'en ai tiré cette conclusion que la meilleure façon de vivre en paix avec les Russes est d'établir la paix autour du système qu'il représente, c'était après avoir essayé de les bien comprendre et de voir ce qu'il pouvait y avoir de légitime dans leur position, après cela, de faire en pleine conscience, sans crainte et sans hésitation, ce que l'on croit devoir faire pour leur résister là où ils paraissent être dans le mauvais chemin et risquer de créer des événements graves. Et dès lors, pour résister à cela et pour bâtir dans ce monde troublé quelque chose de constructif, il faut, à mon avis, et avant tout, pratiquer entre un certain nombre de pays, qui sont arrivés au même développement intellectuel et moral, qui ont les mêmes conceptions juridiques et politiques et qui ont des niveaux de civilisation comparables, il faut avant tout arriver à la collaboration et à la solidarité. La solidarité internationale, c'est évidemment une idée qui m'est chère et qui me passionne. Et je crois tous les jours, plus sincèrement et plus profondément, que le monde d'une manière générale, mais certainement l'Europe et plus particulièrement l'Europe occidentale, ne se tirera pas d'affaire si nous ne parvenons pas à faire régner entre nos pays une véritable collaboration internationale. Voyez-vous, beaucoup de gens parlent de la collaboration internationale. Nous en avons, n'est-ce pas, entendu beaucoup de discours depuis trois ans où l'on nous a expliqué que la prospérité était collective comme la sécurité – et c'est une formule que, pour ma part, je n'oserais plus employer, tellement je l'ai entendu galvauder depuis trois ans et demi –. Mais s'il y a beaucoup de gens qui, à l'heure actuelle, sont dans les bonnes idées, il y en a malheureusement très peu encore qui sont prêts à appliquer les bonnes idées qu'ils ont. Il est très facile de parler de la solidarité internationale et de la collaboration économique notamment; laissez-moi vous dire qu'il est très difficile de l'appliquer parce que la plupart des gens la voient mal. Il n'a y rien qui m'énerve autant que les gens qui parlent de la collaboration internationale et de la solidarité économique entre les peuples comme d'un système idéal et parfait, qui consisterait à donner à tous les peuples non seulement tous les avantages qu'ils avaient hier, mais encore quelques avantages supplémentaires et à l'intérieur de tous les peuples, à toutes les classes les mêmes avantages supplémentaires et à l'intérieur de chaque classe, à chaque individu les mêmes avantages supplémentaires. Si c'était ça la solidarité, la collaboration internationale, quelles que soit l'insuffisance intellectuelle de l'humanité, je suppose qu'elle aurait pratiqué cette politique depuis longtemps puisqu'elle aurait été si facile et si heureuse. Mais ce n'est pas ça la collaboration entre les peuples. La collaboration économique entre les peuples, c'est une politique difficile à appliquer parce que, et je ne saurais assez le répéter et le souligner, parce que c'est une politique à la base, où il y a à la base certains sacrifices. Certains sacrifices immédiats, certains sacrifices d'intérêts, qui sont même des intérêts légitimes qui auraient le droit d'être défendus, mais qui dans un monde nouveau peuvent s'opposer au bien-être général. C'est une politique qui exige de ceux qui la pratiquent, je le répète, des sacrifices immédiats en vue d'atteindre plus tard un équilibre meilleur et plus favorable à la masse. Mais la politique qui consiste à sacrifier certaines choses que l'on a, en vue d'atteindre, plus tard, des choses que l'on n'a pas encore, c'est une politique qui représente – j'en ai pleinement confiance – un progrès considérable dans la raison et dans la sagesse humaine. Ce qu'il faut, c'est bien peser les choses, c'est bien se demander «quelle est la politique que je dois choisir?» «Est-ce que pour nos pays – et chacun doit se dire – est-ce que pour mon pays, il y a une autre politique que la politique de collaboration qui permettrait à mon pays de se redresser, de retrouver sa prospérité, de continuer sa marche vers le progrès?» «Est-ce qu'il peut faire ça et est-ce qu'il peut faire ça seul?» Et je reconnais que la question se pose dans des pays comme le Luxembourg ou la Belgique. Mais j'espère traduire la volonté et la pensée de mes collègues luxembourgeois, en disant que je ne crois pas que ce que l'on appelle le «miracle belgo-luxembourgeois» puisse durer longtemps si le reste de l'Europe ne parvient pas à retrouver son équilibre et sa prospérité. Et dès maintenant, tous les ennuis ou tout au moins les plus grands ennuis et les plus grandes difficultés que nous avons à résoudre dans notre politique intérieure, elles viennent non pas des règles que nous avons choisies pour nous-mêmes, mais des politiques qui sont suivies par les autres pays et dans lesquelles nous devons confronter notre situation et nos intérêts avec leur situation et leur intérêt. Et je suis pour moi convaincu que cette situation privilégiée dont nous disposons depuis des années ne pourra pas se maintenir et ne pourra pas se maintenir longtemps si l'Europe toute entière n'est pas sauvée et spécialement si nos grands voisins, ceux qui sont nos grands acheteurs et nos grands vendeurs, ne retrouvent pas et ne retrouvent pas très vite un équilibre complet qui nous permette alors, tous ensemble, de reprendre notre marche en avant. Tout cela, je voudrais que tout le monde le croie et que tout le monde le pense. Mais tout cela, je m'en rends compte quelques fois, je l'expose peut-être d'une façon trop académique et j'appelle à mon secours un auteur qui a publié – c'est un peut triste à le dire –, il y

a un peu plus de vingt-cinq ans, un livre qui s'appelle «Les contradictions du monde moderne» et dans lequel déjà les idées que je m'efforce de développer aujourd'hui sont exposées, sont exposées fort clairement, et il les expose à un moment donné d'une manière beaucoup plus pratique et beaucoup plus directe, dont je vais vous donner connaissance. *Le matin, dès son réveil, monsieur Durand se lave à l'aide d'un savon fabriqué avec l'arachide du Congo et s'essuie avec une serviette de coton de la Louisiane. Puis, il s'habille; sa chemise, son faux col sont en lin de Russie; son pantalon et son veston, en laine venue du Cap ou de l'Australie. Il orne son coup d'une cravate de soie faite avec des cocons du Japon; il met ses souliers dont le cuir fut tiré de la peau d'un bœuf argentin, tanné avec des produits chimiques allemands. Dans sa salle-à-manger, garnie d'un buffet hollandais, fait avec du bois des forêts hongroises, il trouve mis son couvert de Ruolles, fait avec le cuivre du Rio Tinto, l'étain des détroits et l'argent de l'Australie. Devant lui, se trouve un pain bien frais, fait avec du blé qui, selon l'époque de l'année, vient de la Beausse, à moins que ce ne soit de la Roumanie ou du Canada. Il mange des œufs récemment arrivés du Maroc, une tranche de pré-salé qu'un frigorifique a peut-être amené de l'Argentine et des petits-poids en conserve qui ont poussé au soleil de Californie. Pour dessert, il prend des confitures anglaises, faites avec des fruits français et du sucre de Cuba et il boit une excellente tasse de café du Brésil. Ainsi lesté, il court à son travail, un tramway électrique mu par les procédés Thomson-Houston le dépose à son bureau. Là, après avoir consulté les cours des bourses de Liverpool, de Londres, d'Amsterdam ou de Yokohama, il dicte son courrier dactylographié sur une machine-à-écrire anglaise et le signe avec un stylographe américain. Dans ses ateliers, des machines construites en Lorraine d'après des brevets allemands et mues par du charbon anglais, fabriquent avec des matières de toutes provenances, des articles de Paris pour des clients brésiliens. Il donne l'ordre de les expédier à Rio de Janeiro par le premier paquebot allemand qui fera escale à Cherbourg. Après quoi, tout heureux de sa journée, il propose à sa femme de passer la soirée au théâtre. Madame met donc sa plus belle robe de chez Paquin Limited, sa jolie cape en renard bleue de Sibérie, ses diamants du Cap, puis ils s'en vont dîner dans un restaurant italien. Là, ils se demandent s'ils iront voir les ballets russes ou entendre au Music-hall Raquel Meller, à moins qu'ils ne préfèrent voir une pièce de Gabriel d'Annunzio, jouée par Ida Rubinstein dans un décor de Bakst. Enfin, après avoir soupé dans un cabaret caucasien au son d'un jazz-band nègre, ils rentrent chez eux et, fatigués d'une journée si bien remplie, monsieur Durand s'endort sous son couvre-pieds en plumes de canard norvégien, en rêvant que décidément la France est un grand pays qui se suffit à lui-même et peut faire la nique au reste de l'univers.* Ceci est la traduction pratique de ce que j'ai essayé d'expliquer autrement. Et c'est, me semble-t-il, une bonne justification de cet effort de collaboration économique dont dépend finalement notre sort. Il y a, à l'heure actuelle, de très grands espoirs et les idées vont assez vite. Il y a le Plan Marshall dont je vais parler, il y a la réalisation effective du discours de Monsieur Bevin dont je vais parler, mais tous les jours on lit dans les journaux des nouvelles qui montrent que les esprits sentent maintenant, et sentent maintenant d'une manière très précise, que c'est dans cette voie de la collaboration qu'il faut marcher et, aujourd'hui même dans le journal, je voyais que 78 députés britanniques, 40 travaillistes et 38 conservateurs, avaient déposé une motion qui sera discutée la semaine prochaine au parlement britannique avec l'appui et l'accord de Monsieur Churchill, pour la création de véritablement l'embryon des Etats-Unis d'Europe. Je ne crois pas encore que cela réussira, je ne crois pas encore que nous sommes à la veille de la réalisation, mais pour qu'au parlement britannique 78 députés, conservateurs et libéraux, sentent qu'ils ont dès maintenant la force de poser publiquement une idée comme celle-là et de la faire publiquement discuter par l'ensemble du parlement britannique, c'est évidemment un élément qui montre que les idées vont vite et que nous nous trouvons sans doute à un moment où – comme je le disais il y a un instant – les espoirs sont permis. En dehors de ces initiatives particulières, et il faudrait en citer bien d'autres, il y a maintenant deux grands essais politiques en dehors, bien entendu de Benelux dont je ne parle pas pour ne pas faire trop directement notre éloge. Il y a le Plan Marshall.